Document generated on 07/17/2025 2:29 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Le Diable en personne

Claire Dé

Volume 1, Number 3, Fall 1985

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2625ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dé, C. (1985). Le Diable en personne. *XYZ. La revue de la nouvelle*, *1*(3), 20–23.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1985

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Claire Dé

Le Diable en personne

J'ai rencontré le diable en personne. Une nuit, dans une salle de spectacle obscure, il jouait de la musique à bouche. Bien entendu, sur le coup, je ne l'ai pas reconnu. D'abord, comme tout enfant de ce siècle qui a engendré les chambres à gaz, les massacres à la scie et la bombe atomique, je ne croyais ni à Dieu ni à diable. Ensuite, celui-ci n'arborait ni cornes pointues ni sabots fourchus. Probablement que ça ne se porte plus, de nos jours.

Quand même, j'aurais dû me méfier, car il soufflait dans ses instruments avec une virtuosité stupéfiante, ses harmonicas devenaient bourrasque, flot, tonnerre, loup, chien, âmes qui râlent et coeurs qui soupirent et pleurent, des airs sataniques qui vrillent les sens et le sexe. Et tout en mugissant les sons les plus déchirants, ce diable-là, en même temps, tapait des pieds par terre, battait le sol avec une ferveur inépuisable, et ce martèlement infernal s'incruste sous la peau, dans les veines, résonne dans les os. Ce détail, à lui seul, aurait dû m'avertir: n'avais-je pas lu, ou entendu, ces vieilles légendes québécoises où Satan a tant dansé que le plancher en est resté marqué? Que n'ai-je senti, surtout, l'abîme bouillonnant qui s'ouvrait sous mes pieds?

Le spectacle s'est terminé. J'étais haletante, assoiffée, accrochée, perdue. J'allais jouer avec le feu, perdre la raison ou la vie, me

lancer dans le vide sans filets et sans même m'en douter. Le diable m'avait séduite, le désir, le désir de lui m'avait toute retournée.

Je n'eus de cesse, dès lors, qu'il ne me nourrisse de ses baisers, de ses caresses, insatiable de sa bouche, de ses mains, de son corps, de son sexe. Avec lui, je fonds, je m'ouvre, je mouille, je flambe. Il m'embrasse et je perds l'équilibre. Ses lèvres sur ma vulve m'oragent et me foudroient en chaîne. Et quand il me transperce, qu'il m'enfonce enfin, harpon, boutoir, lance-flammes, la volupté s'amasse, gronde, éclate: je jouis, je jouis, je jouis.

Combien d'étreintes ai-je ainsi partagées avec ce diable, intoxicantes caresses, supplices délicieux? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'une autre nuit, après m'avoir régalée une fois de plus de quelques douceurs par lesquelles il m'avait attachée, il est parti. Sans d'autre explication qu'il ne me reverrait jamais. Tout mon être se consumait de désir de lui et il est parti. Pour me plonger en enfer.

Vous croyez peut-être, comme moi jusqu'alors, que l'enfer vous lèche de ses flammes voraces, que vous y rissolez comme côtelettes sur B.B.Q.? Pas du tout. L'enfer, c'est après que le feu ait tout détruit. Après la bombe. Après. Je me retrouvai calcinée de l'intérieur, avec la peau pétrifiée et dans la bouche un goût de cendre. Une maison dévastée dont ne subsiste que la charpente, carbonisée et branlante, livrée aux grands vents et au gel. Mon corps plus que carcasse, mes yeux vitres éclatées, mes mains solives inutiles. Plus rien ne me tentait, rien pour m'arracher à ma torpeur glacée, ni l'affection de ma famille, ni le réconfort de mes amies, ni les parfums, ni le théâtre, ni la musique, ni le vin, ni la bonne chère, ni d'autres corps n'éveillaient plus en moi la moindre envie.

Ça a duré... je ne sais pas. Trop de temps, sans doute. Puis l'enfer de la vie de tous les jours, le vrai enfer ordinaire reprit sa place, le dessus. Un jour, une dame d'un âge certain m'empoigna par le bras pour me conter la grave opération cardiaque de son mari, les divers malheurs de ses enfants, son cancer personnel et son récent cambriolage. On n'échappe pas non plus longtemps aux médias de masse, qui déversent sur nous leurs flots d'horreurs: meurtres, tortures, génocides, famines, enfer bien réel, et je n'y ai pas échappé. Le diable et ses diableries se sont effacés. Je me levai un matin toute

légère, sensible à nouveau aux mille caresses de la vie. Et si étonnée. Un étonnement complet, intégral, absolu. Pour ainsi dire: définitif.

Beaucoup plus tard, un lundi soir de la fin novembre. J'avais dîné tôt, je venais de prendre un bain. Encore nue, je m'avisai tout à coup qu'il ne me restait plus de quoi écrire. J'enfilai un manteau et sortis. Je pénétrai alors dans un brouillard laiteux, si dense que tout avait disparu, les maisons, les boutiques et jusqu'aux lampadaires, dont les lueurs ne clignaient que faiblement. J'entrouvris mon manteau, frissonnai, nue dans la froidure. Mes seins, ma toison, mon corps, je ne les distinguais plus, avalés par les nuées irréelles.

Je marchai ainsi, comme dans un rêve, jusqu'au drugstore tout près, qui m'apparut beaucoup plus loin. J'y achetai un stylo-feutre, à encre bleue, et ressortis, toujours nue. Je revins d'un seul pas, aussi étonnée que d'habitude. Je n'avais pas sitôt refermé la porte sur moi qu'on sonnait. J'ouvris, la peau encore à l'air, le sang échauffé. C'était lui.
— Est-ce que je te dérange? me demande-t-il en se raclant la gorge.
— Je rentrais.
— Est-ce que je peux entrer aussi?
— Si tu veux.

Mon coeur s'est mis à battre un peu plus vite. *Si tu veux...* Je ne sais déjà plus dire ni oui ni non. À nouveau possédée. Instantanément. Comme il y a cent ans. Mille ans. Comme hier. Lui, toujours aussi charmant, m'exécutait déjà plusieurs tours de magie. D'un trou dans sa paume (?) il extirpa une très jolie écharpe de soie, dégradée dans une trentaine de tons, de l'ocre pâle au vert profond, en passant par les roses, les mauves et les bleus. Et signée d'un paraphe prestigieux, le diable a du goût. Il me demande si je la trouve assez bien pour moi. Je me colle à ce démon.

Plante-moi, oh oui plante ta langue dans ma bouche, plante ton sexe en moi, je me liquéfie, je ne suis plus qu'eaux sombres qui s'agitent. La chambre, le lit se sont rapprochés d'un saut (ce diable-là n'a pas eu le temps de plier son pantalon...) je te veux, je te mords, je te griffe, je te tire les cheveux, rage et désir, désir, désir, sueurs et cris, la montée, la poussée, le grondement souterrain, impérieux. Orgasmes.

Je ne sais plus comment je m'appelle, ni où je suis, ni ce que j'ai fait là. Je m'endors mollement, assouvie. Je lui murmure, somnolente:
— Sais-tu que tu es le diable en personne?

Il se défend, se débat comme dans l'eau bénite, il proteste. Il n'est qu'un pauvre homme. Pauvre diable. Mais il ajoute:
— Je suis d'abord un sorcier.

Tiens, voilà autre chose. Tu déposes alors un petit lièvre d'argent sur ma poitrine.
— C'est un lièvre de montagnes, m'expliques-tu. Je te donnerai une longue chaîne pour qu'il se promène toujours là, entre tes seins.

Chaîne. Prison. Qui encage l'autre? Choisit-on? Maudit sorcier, avec ta baguette magique!

Claire Dé est née en bonne compagnie à Montréal. Ancienne décoratrice costumière pour le théâtre. Vit de sa plume comme auteure dramatique d'une dizaine de pièces en un acte, jouées à la radio ou dans les cafés-théâtres. A publié: *La Louve-Garou*, un recueil de nouvelles, avec sa jumelle, Anne Dandurand, aux éditions de La Pleine lune, 1982. La présente est extraite de leur prochain ouvrage: *Le Journal des Araignées*.